



Le billet de MICHELLE TISSEYRE

Plus qu'un amas de ferraille ?

Il était là, à mes côtés, l'auteur de cette chose...

De cette chose que les Anglais, depuis ont baptisée "le Dinosauire".

Ce jour-là, le jour de sa divulgation au bon public montréalais, des promeneurs à la curiosité avide le décriaient comme "une épave tirée du fond de la mer", "une retraite pour amants au clair de lune", ou, ironiques, "un autoportrait"...

Pour moi, cette monstruosité métallique, c'est une sorte de "belvédère après la bombe", ou de "table de pique-nique à Robinson" calcinée. On imagine très bien les amoureux enlacés, gravissant les marches du balcon en forêt au moment de l'explosion de fin du monde qui les désintègre, tout en laissant comme preuve de leur présence, ce jour-là, les traces calcinées de leur passage.

Tuyaux, clous, planches instables, nuages de mousse métallique, je veux bien... mais est-ce là de l'art ?

Il est là, devant moi, barbe inculte, cheveux tombant sur la nuque. Le sculpteur.

— Votre point de départ a-t-il été de la ferraille recueillie sur les terrains vagues ?

— Absolument pas. Rien de vieux ici. Je suis parti de zéro. Tout est de mon invention. Tout est voulu.

— Même ces tuyaux (ils servent en quelque sorte de squelette à la structure) ?

— Ils ont été voulus. Ce sont les tuyères par où coulait le métal en fusion.

— Et ces trous dans les nuages de métal ?

— Ils permettaient aux gaz de s'échapper. Sans quoi, rendez-vous compte du danger : une explosion, dix des trente hommes qui travaillaient à la fonte, grièvement blessés, sinon pire...

— Et ces clous tordus... ?

— Eux aussi, voulus. Je les ai plantés dans le sable, à diffé-

rents stades de la préparation, pour consolider le tout.

— Expliquez-moi un peu votre méthode.

— J'ai inventé un procédé entièrement nouveau. Au lieu des moules traditionnels, qui doivent être cassés après la coulée, j'ai employé un produit nouveau qui remplace le moule, qui a l'avantage de fondre sous la chaleur du métal en fusion, qui est donc remplacé par lui. Imaginez une chaudière remplie de sable. Vous creusez un trou au milieu. Vous y suspendez, au bout d'un fil, un cylindre ou toute autre forme de ce plastique. Vous faites couler dessus le métal en fusion. Il prend la place du plastique. Il ne vous reste plus ensuite qu'à casser le sable à coup de masse, car il est devenu dur comme du roc. Il y a en somme plus de travail fourni pour dégager la structure du sable qui l'entoure, que pour tout le reste de l'oeuvre.

Procédé entièrement nouveau, sauf que je ne puis m'empêcher de faire la comparaison entre ce plastique fondant sous l'action de la chaleur et la cire perdue, de noble et vieil usage dans la fonte.

— Vous avez mis combien de temps à faire cet ouvrage ?

— Un mois et demi.

— Vous n'avez pas travaillé seul ?

— Non, j'avais une équipe d'une trentaine d'hommes. Avant la fonte nous avons dû faire une répétition générale, chaque membre de l'équipe ayant un travail très précis à faire. Nous avons fait les gestes, sans toucher au matériel. Une fois le coulage commencé, nous ne pouvions plus nous arrêter, sans quoi la partie inférieure de la structure se serait refroidie, et alors il aurait fallu abandonner. La chaleur est devenue tellement intense, c'était un véritable enfer. Songez que nous avons versé plus de 5,000 gallons de métal en fusion, sans nous arrêter un instant, craignant à tout moment l'explosion. La chaleur était intolérable.

Cette structure métallique, véritablement affreuse et qui vise à traduire les affres de l'humanité devant l'horrible destin qui peut-être l'attend, est

destinée à une école technique d'Asbestos.

— Comment se fait-il, alors, qu'elle soit exposée rue Sherbrooke, devant une compagnie d'assurances écossaise ?

— Parce que je me suis dit qu'après tout ce travail, elle méritait d'être vue par le public montréalais. J'ai tout essayé : la Ville (on m'a refusé), certaines galeries (de même...), le Musée des Beaux-Arts (le directeur est en voyage), Place des Arts (non), Place Ville-Marie (non). A la fin, monsieur Thomson, le président de la Standard Life, m'a dit : "Ameenez-la, on trouvera bien à la placer." Ça n'a pas été facile. Elle pèse douze tonnes. Et il y a un garage en dessous de l'endroit où elle a finalement été placée. Il a fallu trouver le point stratégique, sans quoi le tout risquait l'effondrement !

L'ouverture d'esprit de monsieur Thomson mérite d'être louée.

Ainsi, d'ailleurs, que la ténacité d'Armand Vaillancourt, l'auteur de ce discutable chef-d'oeuvre. Il a beau dire qu'il ne désire aucunement choquer ou amener la population, cela devient une habitude chez lui. Il y a une dizaine d'années, il sculptait, torse nu, rue Hutchison, un arbre mort. Ensuite, en guise de cénotaphe, il livrait à la ville de Chicoutimi, qui lui en avait fait la commande, un amas de métal tordu qui scandalisait les parents et amis des victimes auxquelles il devait rendre hommage et dont il devait perpétuer la mémoire. Aujourd'hui, il nous demande d'admirer une sculpture dont la majeure partie est faite de la charpente même qui a servi à sa construction — tuyères, clous, etc. Pour moi, je regrette, ce n'est pas de l'art. C'est un reste de l'esprit dada, un désir de choquer, un besoin d'exhibitionnisme. Je ne dis pas que cela n'a pas sa place dans notre évolution artistique, ne serait-ce que comme point de rupture avec les plâtres polychromes de notre statuaire d'église. Mais qu'on ne me demande pas de l'admirer, ou de lui trouver une valeur intrinsèque.